



Marie Robert

**Une année
de philosophie**



Ceci est une invitation

@philosophyissexy



Une année de philosophie

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Kant tu ne sais plus quoi faire... il reste la philo

Descartes pour les jours de doute

Le voyage de Pénélope

Les chemins du possible

MARIE ROBERT

Une année de philosophie



© Flammarion, 2022
© Versilio, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À James, et à toutes les pensées
qui révolutionnent nos vies...*

« Toute activité, de la première heure de l'aube jusqu'à la dernière flamme vacillant dans la nuit, est pour un véritable poète une préparation. Chaque mot est comme une ligne de pêche lancée dans différentes directions. [...] Car c'est un art de déclamer des vers, un art et une souffrance : savoir extraire, de ce qui paraît maigre, quelque chose de plus grand. »

Göran TUNSTRÖM

Avant-propos

Ceci est une main dans la vôtre. L'aube est encore riche de sa nuit, même si le ciel commence à s'éclaircir. Les yeux bien ouverts mais le corps engourdi, je laisse mes doigts pianoter sur le clavier de mon téléphone. Une des questions que l'on me pose le plus souvent, c'est de quelle manière je choisis mes sujets. J'ai souvent envie de répondre : « J'écoute ce qu'il y a dans ma tête. » Je ne sais pas si cette explication est satisfaisante, encore moins si elle aide à comprendre la façon dont les choses se tissent, mais en tout cas, elle est sincère, fidèle à cette fougue, à ce magma qui me saisit dès le lever du jour.

Ce « ceci est » n'a rien d'exceptionnel. J'ai souvent l'impression de tourner en rond dans le labyrinthe de mes obsessions. J'évite d'ailleurs de

me relire, et de juger la qualité de mes propos, incapable, depuis toujours, d'apprécier la pertinence de mes paroles. Je refuse de vouloir rendre esthétique ce qui est simplement un espace vierge servant à déposer les mots en suspens dans mon crâne. Sans cela je crois que j'étoufferais. Que je me consumerais sous la charge mentale, que je périrais sous le manque de concentration et sous le feu des stimuli incessants.

Si je m'y attelle, ce n'est pas par contrainte, ni pour rencontrer le succès, car rien au monde n'est plus précaire que les ambitions bancales. Si je le fais avec tant de discipline, c'est parce que j'en ai besoin. C'est parce que je suis convaincue de la force des rituels, qui à force de répétitions, nous transforment. Et je crois que nous sommes nombreux dans ce cas-là.

Qu'est-ce qu'il y a dans notre tête ? Qu'est-ce qui nous traverse ? Nous questionne ? Nous inquiète ? Quel est cet incongru qui est venu nous tirer de nos songes ? Quel risque prenons-nous si nous laissons nos pensées confuses devenir des phrases ? Est-ce la meilleure façon de passer à autre chose ? Ou au contraire, est-ce ainsi qu'on y donne corps ?

Je n'en sais rien. Je sais juste que chaque matin, j'ai l'impératif besoin de partager mon

intime avec la seule espérance qu'il m'échappe, qu'il devienne vôtre, et qu'il s'enroule dans tout ce que nous avons en commun.

Et à l'heure où le digital subit d'incessantes mutations, où l'impermanence des contenus dévore nos esprits submergés par les sollicitations, j'avais envie de revenir à la puissance du papier, à son indispensable désuétude, à la blancheur de la page qui permet d'écrire dans la marge un monde de commentaires. J'avais envie de déployer une année de philosophie, de celle qui se murmure bien plus qu'elle ne se déclame.

Ce projet n'est pas le mien. Il appartient à ceux qui le font vivre. À ceux qui choisissent d'explorer l'amour et ses ombres, à ceux qui flirtent avec les méandres de l'existence et à ceux dont la confiance chavire pour mieux se construire.

Je vous souhaite d'écrire ce qui vient.

Printemps

Ceci est un ciel très grand. Il y a presque dix ans maintenant, j'ai monté quatre à quatre les escaliers menant au cabinet de la psychanalyste Anne Dufourmantelle. Je n'y allais pas pour une consultation, mais pour une interview philosophique commandée par un magazine. À peine les premiers mots prononcés, j'avais déjà la sensation qu'il se passait entre nous quelque chose dont j'allais me souvenir longtemps. Ce jour-là, Anne a décidé de me parler d'un texte du philosophe Jan Patočka. Il était question de faire place à notre désordre, sans vouloir le résoudre, ni même l'appivoiser. Il y avait aussi la proposition de vivre sa vie dans l'amplitude, d'aller à la rencontre de cet irrconcilié en nous, par rapport au réel. Anne insistait sur le fait que pour explorer l'amplitude, il fallait parfois affronter des extrêmes émotionnels

à l'inverse de vouloir trouver immédiatement la sérénité. De temps en temps, dans nos vies, on arrive dans des territoires inconnus de soi et de la réalité, face auxquels on n'est pas nécessairement armés. Que faire face à ces gouffres ? J'entends encore sa voix me répondre : « À vouloir seulement être dans des valeurs de paix, de bonheur, de tranquillité, de sérénité, on fait l'impasse, non pas sur le négatif en tant que tel, mais sur l'irréconciliable, sur le scandale, et il me semble que c'est un très grand travers de cette époque. On veut bien du négatif si on fait un progrès vers, mais on ne veut pas du négatif comme tel. Il faut apprendre à se laisser inquiéter. » La tristesse n'est pas une émotion à dissoudre ; au contraire, elle est une manière de vivre l'amplitude. De vivre avec nos très hauts, nos très bas, et nos à-côtés. On ne peut pas avoir une vie ample si on n'a pas des émotions amples. Ma chère Anne n'est plus. Et tant d'autres non plus. Et des milliers de pertes, chaque jour, nous rappellent à ce terrible scandale de la vie qui s'éteint. Alors plutôt que de plonger dans des consolations illusives, honorons le goût de l'amplitude qu'ils nous laissent en cadeau. Je vous souhaite de naviguer de la terre jusqu'au ciel.

Ceci est une conviction. Il y a quelques mois, je discutais avec quelqu'un qui m'a dit vouloir être aimé « comme au premier jour ».

J'ai laissé les mots filer dans le flux de la conversation. Mais depuis, ils n'arrêtent pas de s'entrechoquer en moi. Car comment aime-t-on au premier jour ? On aime sans connaître, on aime sans avoir appris l'autre, on aime par projection, on aime à travers soi. C'est le temps de l'excitation et de la mise en scène. Et c'est infiniment charmant. Pourtant, veut-on que ce joli badinage dure toute la vie ? Est-ce qu'il n'y a pas autre chose ? L'amour du deuxième, du troisième et même du dernier jour. Celui qui doit sans cesse se réinventer, lutter, construire. Celui qui à la surface répond par la profondeur, qu'importe si c'est parfois celle des ténèbres. L'amour qui dure, pas celui qui se consomme. Pour tenter de l'approcher, pas d'autre stratégie qu'être là, mis à nu, tendu vers l'écoute et l'observation. Et se souvenir un instant que « l'autre » n'est pas qu'une fonction mais un individu. Car au fond, dans chacune de nos relations, nous ne sommes pas seulement des conjoints, des enfants, des frères et sœurs, des copains, des parents, et autres titres qui supposent et imposent des comportements, mais nous sommes aussi, et surtout, des êtres. Des âmes et des corps animés de paradoxes, traversés par des désirs, habités par des peurs, emprunts de changements. Alors, quand avons-nous, pour la dernière fois, regardé ceux que nous aimons comme s'ils nous apparaissaient soudain ? Comme s'ils émergeaient

d'un monde englouti, loin de nos habitudes et de nos accélérations ? Et si nous prenions ce temps pour l'autre ? Et si nous changions un instant de rive, pour nous rendre compte à quel point il est précieux ? Et si nous entrions en résonance ? Je vous souhaite l'amour des jours qui suivent, celui plus fort que tout.

Ceci est une lettre d'amour. Récemment, j'ai perdu confiance en moi. Ce n'est pas vraiment que cette confiance ait un jour été solide, mais disons que ces derniers jours, son socle est devenu particulièrement mouvant. C'est assez pernicieux comme phénomène, le doute s'immisce doucement, on trébuche un peu, on se regarde plus sévèrement que d'habitude, et puis la machine s'enclenche. Cette mélodie si bien connue de l'autocensure. L'insupportable phénomène. La réaction en chaîne. On se trouve nul, donc on renonce, on n'ose plus, on ne crée plus, on n'avance plus, et in fine, on se trouve encore plus nul. C'est étonnant comme ça se met en place facilement. Comme ça conquiert tout le corps. Comme ça paralyse l'esprit. Comme ça abîme nos rapports à autrui. On en veut aux autres d'être témoins du spectacle affligeant que constitue notre personne. On s'en veut d'être si pénible. Et on ajoute une couche d'inconfort à notre état. On pourra toujours dire que c'est égocentrique, ça l'est, et que cette histoire de

confiance est un caprice pour ceux qui ont le loisir de se regarder, ce sera vrai aussi. On aura beau aligner quelques citations bien senties, toujours est-il que la sensation est bien là. Avoir la nausée de sa personne et vouloir se mettre en retrait du monde. Au fond, je me demande si cette perte n'est qu'une affaire de « soi », si l'absence de confiance n'est pas plutôt une absence de confiance en l'autre, en sa capacité à nous aimer tel quel et en la capacité du sol à nous porter quoi qu'il arrive. Le manque de confiance met en péril notre croyance relationnelle, il est en dialogue avec un possible abandon. Il craquelle nos évidences et fait de la confiance en la vie un horizon obscur. Alors à l'issue de cette semaine pesante, je n'ai pas de méthode, mais une certitude : à défaut d'avoir confiance en moi, je veux avoir confiance en l'autre. Une confiance à l'aune de mon amour pour les gens. Je vous souhaite une journée de repos et de tendresse infinie.

Ceci est un réconfort. À tous ceux qui ce matin se réveillent épuisés. À tous ceux qui souffrent de l'absence des êtres aimés. À tous ceux qui cheminent dans les forêts lointaines de leurs tourments. À tous ceux qui se sentent trop, ou peut-être pas assez. À tous ceux qui voudraient que leur journée rayonne sous un autre ciel. À tous ceux dont les larmes glissent

sur le rebord du cœur. À tous ceux dont la gorge se serre à l'évocation d'un lieu, d'un nom, d'une pensée. À tous ceux qui ferment une porte derrière eux. À tous ceux qui ne savent plus comment faire. À tous ceux plongés dans la lumière crue d'un quotidien vengeur. À tous ceux qui ne trouvent plus leur place sur cette curieuse terre. À tous ceux dont les ressources s'épuisent. Ensemble, arrêtons-nous un instant, une seconde à peine, et contempons le fond de notre chair, l'épaisseur de notre sang, la solidité de nos os, cette force que rien n'altère. Ce battement absurde qui nous conduit ici, sans mission, sans but, sans certitude, juste nu face à l'étrangeté du monde. Nu mais capable d'un geste, d'une voix, d'un souffle, de renverser la mer, de tendre la main, de dépasser les impossibles, de couper court à l'abject, d'appeler à l'aide, de croire en la beauté, et de nous lier pour transformer la nuit en jour. À tous les cœurs enragés que rien n'arrête, je vous souhaite du courage, la puissance de l'amour infini.

Ceci est la plus belle des rencontres. Récemment dans un podcast, j'ai entendu l'invité déclarer : « Les liens du sang sont largement surestimés. » J'ai trouvé la tournure amusante, mais après mon premier sourire, c'est un léger frisson qui a parcouru ma colonne vertébrale. D'aussi loin que je m'en

souviennne, mon sentiment d'appartenance n'est pas passé par les gènes. Je ne me suis jamais sentie liée par ce curieux fil que l'on appelle l'ADN. Je n'ai pas été fascinée à l'idée de le reproduire. Je n'ai pas ressenti de fierté à la perspective d'une ascendance. Je ne nie pas la somme de nos transmissions, mais le passé, pour moi, circule par la force de l'esprit et non par le droit du sang. Je n'ai pas cherché à reconnaître mes traits dans ceux de ma famille, je n'ai pas questionné la singularité de mes yeux bleus parmi leurs regards bruns. En revanche, je sais une chose, c'est que ce qui nous lie est la puissance d'un amour infini. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma maman, et à chaque fois que je la regarde, je ne pense pas à une provenance, encore moins à un ventre m'ayant abritée, mais je suis bouleversée par la chance que j'ai de l'avoir rencontrée, et d'avoir pu cheminer depuis trente-six ans à ses côtés. Je l'aime en tant qu'individu, pour son espièglerie, sa fougue, sa pertinence. Je l'aime pour les dialogues sans début ni point. Je l'aime sans autre dépendance que celle du cœur qui se déchire à chaque séparation. Je l'aime au-delà des modalités que l'on fige. Je l'aime pour l'éducation, qui aura toujours plus de solidité que les prophéties de l'inné. Je l'aime pour notre complicité que rien n'étirole et pour nos différences. Je l'aime dans la terreur extrême de sa

disparition. Alors tous les jours, et plus encore le 11 avril, j'honore sa vie. Et je profite de cette date pour réfléchir à nos familles construites, plutôt qu'à celles subies. À nos âmes liées, à nos sœurs de cœur, à nos frères de vie, à nos parents par procuration, à nos cousins d'existence, à toutes nos fabrications. Merci aux miens d'être venus dans mon existence. Et à ma maman d'être mon soleil quotidien. Je vous souhaite d'heureuses adoptions.

Ceci n'est pas idiot. Il y a peu, en attendant un café, j'écoutais malicieusement les trois jeunes filles racontant, à côté de moi, leurs histoires de cœur. Je me suis dit que c'était fou toutes les heures que nous avons passées à parler d'amour lorsque nous étions adolescents. Dans le couloir entre deux cours, dans les toilettes pour échapper aux surveillants, dans la cour, à la pause déjeuner, ou encore au téléphone. Comment oublier ces conversations infinies n'ayant pas d'autre but, ni d'autre ambition, que de décortiquer la romance ? Des séances entières dédiées à l'interprétation d'un regard, d'un mot lâché pendant la classe d'espagnol. L'adolescence fait de l'amour sa grande affaire, son gouffre et sa nécessité. Des timides aux mal à l'aise, des premiers de la classe aux rebelles du lycée, l'amour, ou du moins l'idée qu'on s'en fait, est une eau dans laquelle on rêve

de plonger. Et puis, le vertige des années finit par nous happer. Notre esprit balbutie et peine à se souvenir des émois, des odeurs, des hontes insurmontables et des joies insensées. L'amour n'a pas disparu, mais il n'envahit plus les pages de nos agendas. Il est un socle, un horizon. Le lieu de nos sécurités, de notre confort, de nos constructions. L'amour n'est plus sujet, car son eau s'est infiltrée dans nos vies. Elle se glisse et se faufile, parmi les dossiers, les enfants, les machines à laver, les baby-sitters, les listes de courses, les petites trahisons et les grandes déceptions. Et c'est tant mieux, car l'amour tire sa force de ses transformations. Mais peut-être que parfois, il faudrait avoir le courage de déconstruire la courbe des jours, en regardant nos quotidiens à l'aune de nos yeux d'adolescents. Avec fièvre, agitation, fierté. Comme si nous venions de croiser l'autre à la sortie du lycée. Voilà sans doute pourquoi je tente sans cesse d'écrire l'amour : pour ne jamais laisser ce sentiment être aspiré par le néant des jours. « Suis-je amoureux ? – Oui, puisque j'attends. » – Roland Barthes. Je vous souhaite une journée où l'amour demeure la plus grande et la plus urgente des affaires.

Ceci est un cri du cœur. Récemment, j'ai eu un commentaire très désagréable sous mon post. C'est rare, parce que je crois qu'ici, il n'est

pas question de « convaincre » ou de « plaire » mais de « dialoguer », ce qui suppose de renoncer à l'agressivité. Je l'ai donc retiré et ai bloqué l'expéditeur. Je ne pratique pas la censure, mais la confusion des propos était telle qu'il aurait été difficile de débattre ou d'échanger. Et surtout, la violence du jugement m'a vraiment heurtée. Je suis infiniment sensible et en doute permanent. La critique des autres sera toujours un peu plus supportable que la mienne. Mais ici, la personne évoquait le thème de la légitimité. Elle considérait mes mots comme de la fumée et me comparait à Cyril Hanouna. Je ne connais pas bien Cyril Hanouna, et je me méfie des comparaisons. En revanche, je cerne bien le problème de la légitimité qui me hante souvent. Ce n'est pas la première fois qu'on m'adresse ce type de jugement. Qui suis-je pour prétendre faire de la philosophie et vouloir la rendre sexy ? J'ai parfois envie d'afficher mes diplômes pour justifier mon travail, sauf que ça n'aurait pas de sens, car je suis bien placée pour savoir qu'aucun diplôme ne garantit la vivacité de l'esprit. Alors quoi ? L'auteur du commentaire fait partie de ces gens qui attribuent des bons et des mauvais points. Or, combien d'entre nous ont été cassés dans leurs élans par ce genre de remarque ? Combien d'entre nous ont entendu leurs parents, leurs professeurs ou leurs entraîneurs les traiter

d'incapables, les conditionnant ainsi pour des décennies ? Il y aurait les vrais philosophes et les faux. Les bons et les méchants. Les beaux et les laids. Ceux qui méritent et ceux qu'on doit humilier. Je n'ai pas envie de participer à cette hiérarchie-là. Mon métier est l'enseignement, il consiste à répéter à tous qu'il n'y a de vrai que l'action, la tentative, l'hypothèse. La légitimité ne vient pas des autres, mais de celle qu'on se donne, et de nos erreurs qui nous font apprendre, comprendre, progresser. Le reste, effectivement, est de la fumée. Je vous souhaite d'avoir confiance en vous, suffisamment pour tout traverser.

Ceci est une énigme. Récemment, j'ai discuté avec une femme qui évoquait le parcours d'une amie à elle. Après avoir traversé un moment compliqué dans son couple, il lui fallut six ans pour finalement se séparer, et rejoindre le chemin qui était le sien. Six années pour mûrir une décision et trouver les ressources nécessaires à son départ. En l'écoutant m'est revenue cette question qui me hante régulièrement : pourquoi part-on et pourquoi reste-t-on ? Évidemment, le dilemme est d'autant plus intense qu'il concerne la vie amoureuse, domaine qui condense nos fragilités et nos fantasmes. Mais l'enjeu, il me semble, s'incarne dans tous nos liens. Professionnels, amicaux,

familiaux, idéologiques. Qu'est-ce qui fait que l'on tient ? Et qu'un jour on ne supporte plus ? Qu'est-ce qui était déjà là, aux sources de nos rencontres, et qu'on a refusé de voir jusqu'à ce que nos yeux s'ouvrent grands ? Et à l'inverse, qu'est-ce qui fait qu'on y croit encore, malgré tous les malgré, et qu'on cumule les dernières chances en les étirant jusqu'à l'infini ? Est-ce qu'il y a des motifs rationnels pour s'en aller ou pour s'accrocher ? Les enfants, l'habitude, les finances, la tradition, la nostalgie, l'espérance, la résilience, le devoir, la liberté ? Ou est-ce qu'au fond il n'y a que la parole du corps ? Quelle dose de larmes, de souvenirs et d'amour faut-il pour enfin trancher ? Je n'ai aucune réponse ni savoir sacré. Je ne suis pas à l'aise avec les ruptures, je crois même, au fond de mon âme, à la puissance de l'inconditionnel qui dépasse nos modalités, mais je me souviens aussi de ces mots de Claire Marin qui associe le départ à la réparation : « La rupture est une réparation quand elle nous permet d'en finir avec ce qui nous fait souffrir. Elle est libératrice quand elle nous défait d'un milieu, d'un mode de vie ou d'un personnage dans lequel nous étions malgré nous enfermés et qui nous rendait malheureux. Rompre avec son bourreau, qu'il s'agisse d'un adulte maltraitant, d'un collègue harceleur, d'amitiés destructrices, permet de réparer le sujet blessé. » Je vous souhaite de



14010

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT
le 7 janvier 2024

Dépôt légal : février 2024
EAN 9782290390740
OTP L21EPLN003510-564650

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion